

En fronçant le sourcil, Miquet tâta sa poche ; la menue monnaie qui y restait était suffisante pour lui permettre de prendre le train.

Une demi-heure après, il se retrouvait sur le pavé de Colon, et, déconcerté, découragé, les jambes flageolantes, l'estomac vide et la tête en feu, il se dirigeait vers sa demeure, lorsqu'un cri de surprise lui fit relever la tête.

Le visage défait, les yeux cernés et rouges de larmes, sa femme se tenait devant lui.

— Pierre ! murmura-t-elle d'une voix angoissée.

— Ah ! c'est toi, Dolorès ! répondit-il.

Et il se tut, la considérant d'un air sombre.

— Je te cherche depuis deux jours, balbutia-t-elle.

Il eut un haussement d'épaules plein d'indifférence.

— Y a-t-il de quoi manger à la maison ? poursuivait-il.

— Oui... ou tout au moins de quoi apaiser ta faim... mais je t'apporte une lettre qui est arrivée avant-hier... je t'ai même attendu au *Continental* pour que tu l'aies plus tôt.

Il fit claquer ses doigts avec impatience.

— C'est peut-être une bonne nouvelle, ajouta-t-elle.

— Une bonne nouvelle ! fit Pierre entre ses dents ; de l'argent alors... il est peu probable que la lettre en contienne... voyons-la.

Dolorès tira de sa poche une lettre toute maculée de timbres, ayant voyagé de bureau de poste en bureau de poste, présentée à tous les précédents domiciles du destinataire et qui était enfin arrivée à Colon après plusieurs semaines de pérégrinations et d'aventures.

— Je crois que c'est de mon cousin Jacques, fit-il en regardant l'adresse.

— Tu m'as dit qu'il était riche, il me semble ? murmura la femme d'un ton d'interrogation.

— Oui, répondit Pierre avec un grognement ; mais son père, qui exploitait une mine importante, ne ferait rien pour moi, parce que j'ai mangé ma fortune.

Il ajouta avec un ricanement :

— C'est un homme à principes... aussi ; bien qu'il soit le frère de mon père, je le hais.

— Pierre ! implora Dolorès, cela porte malheur de dire ces vilaines choses.

Il haussa les épaules et ouvrit la lettre.

— Eh bien ? demanda Dolorès qui épiait son visage avec anxiété.

— Jacques vient à Panama.

Un rayon d'espoir illumina le pauvre visage de Dolorès.

— Enfin, murmura-t-elle, Dieu ne nous a pas abandonnés !

— Que chantes-tu là ? grommela Pierre.

— Ton cousin nous aidera... il doit avoir bon cœur, puisqu'il ne t'a pas oublié... et quand vient-il ?

Pierre ne répondit pas ; tout en continuant sa lecture, il réfléchissait.

Dans ses yeux, une lueur mauvaise brillait, allumée par une jalousie féroce.

Dolorès répéta sa question.

— Je ne sais pas, répliqua-t-il brusquement.

— Et pourquoi vient-il ?

— Cela ne te regarde pas ! fit Pierre d'un ton qui coupa court à la curiosité de la pauvre femme.

Et il ajouta :

— Rentrons à la maison, j'ai faim.

— Tout en marchant, il relisait la lettre.

Voici ce qu'elle contenait :

— Mon cher Pierre,

« Je ne sais pas si tu as fait de brillantes affaires en Californie ; je l'espère. Avec ton intelligence et ton activité, tu as dû réussir, et je suis sûr que ton petit capital a prospéré. Mais, vois comme la vie est pleine de ressauts et de variations ; la malheureuse guerre de 1870 nous a ruinés, comme tant d'autres, hélas ! Par suite des mauvaises affaires, mon père a dû baisser les prix du travail, une grève a éclaté qui a duré longtemps et lorsque les ouvriers se sont décidés à rentrer à l'usine, il était trop tard, les commandes s'en étaient allées autre part.

« Mon père a dû liquider ; il a tenu à remplir tous ses engagements, à payer tous ses créanciers, il y est parvenu... mais ce coup l'avait mortelle-

ment atteint et il est mort, il y a trois mois, désespéré, ne laissant à ma pauvre mère qu'une petite somme, dont nous avons fait deux parts. L'une, mise en viager, assure à ma mère une rente de douze cents francs, avec laquelle elle ne mourra pas de faim, et j'ai réservé pour moi cinq mille francs qui me servent à faire le voyage de Panama.

« A force de démarches et grâce aux anciennes relations de mon père, je viens d'obtenir un poste d'ingénieur à la Compagnie du canal ; mes appointements me permettront, non seulement de vivre, mais encore d'envoyer à ma chère mère un supplément de pension qui lui aidera à vivre moins misérablement.

« Voilà, mon cher Pierre, de tristes nouvelles auxquelles tu ne t'attendais certainement pas. Ce n'est pas pour faire appel à ta bourse que je t'écris, quoique je connaisse ton bon cœur et l'affection que tu as pour ta tante qui nous a élevés ensemble.

« Mais j'ai pensé que tes affaires te conduiraient quelquefois sans doute dans la Colombie et que tu serais heureux de me serrer la main. Je m'embarque, à la fin du mois, sur le *Medway*, et tu peux m'écrire à Colon, aux bureaux de la Compagnie où je dois débarquer.

« Ton cousin bien affectionné,

« JACQUES MIQUET ».

Après avoir lu cette lettre, Pierre demeura silencieux, pensif, presque ému.

Ces quelques lignes venaient de le ramener de vingt ans en arrière.

Orphelin à l'âge de cinq ans, avec un capital d'une cinquantaine de mille francs, il avait eu pour tuteur son oncle, le père de Jacques.

Mme Miquet l'éleva, à côté de Jacques, comme s'il eût été son propre enfant.

Mais c'était une femme sérieuse, dont la bonté profonde fut méconnue par le jeune Pierre, qui montrait déjà un caractère insoumis et dissipé.

Les deux cousins, qui étaient du même âge, firent ensemble leur première communion.

Durant les quelques mois qui suivirent cet acte important, la conduite de Pierre sembla s'améliorer ; malheureusement cela dura peu.

Au collège, où on les mit dans la même classe, Jacques tenait la tête et Pierre restait bien loin en arrière.

Jacques ne recevait que des éloges ; Pierre récitait souvent des punitions.

Sa rancune s'accroissait toujours davantage.

Néanmoins, comme il était intelligent, il passa ses examens, tant bien que mal, il est vrai, et entra en même temps que son cousin à l'École des Mines.

Le père de Jacques, très riche, payait généreusement tous les frais de l'instruction de son neveu, voulant lui rendre, à sa majorité, son capital grossi des intérêts.

A peine en possession de son diplôme, il avait vingt trois ans, Pierre conçut le projet d'aller tenter la fortune en Amérique.

Son oncle lui rendit ses comptes.

Son capital avait doublé.

Le jeune homme était à la tête de cent mille francs.

A cette nouvelle, il éprouva beaucoup plus de satisfaction que de reconnaissance.

M. Miquet dit à sa femme :

— Je crains bien que le pauvre garçon ne dissipe trop vite son argent. Mais nous avons fait notre devoir ; notre conscience est tranquille.

— Tu as même fait plus que ton devoir, répondit doucement Mme Miquet.

— Il ne faut pas se vanter du bien qu'on a fait, dit le mari.

— Tu as raison et le bon Dieu sait que je t'ai toujours approuvé.

Jacques était entré, comme ingénieur, dans l'usine de son père.

Quant à Pierre, bien que son oncle lui eût offert une position avantageuse, son envie de courir le monde, et surtout son désir de se soustraire à un voisinage qui le gênait, furent plus forts que tout.

Il partit.

Ses premières opérations furent naturellement des dépenses, et des dépenses folles.

Des cent mille francs, déjà écornés à son départ de France, il ne lui resta plus guère, au bout de

deux ans de séjour à New-York, quelque vingt mille francs.

Alors il réfléchit qu'il était temps de prendre une résolution.

Lorsqu'on se trouve ainsi acculé à un fossé, après avoir accumulé sottises sur sottises, il est rare que, pour se sortir d'embarras, on n'ait point recours à une combinaison plus scabreuse encore que les précédentes.

Pierre apprit que le propriétaire d'un placer assez important venait de mourir aux environs de San-Francisco, laissant une jeune femme très bien élevée, de bonne famille, mais incapable d'exploiter la propriété léguée par son mari.

Il fit des démarches, fut agréé, car il était très sympathique quand il voulait se donner la peine de dissimuler ses défauts, et, au bout de quelques mois, il épousa la veuve.

La senora Dolorès aimait beaucoup son nouvel époux.

Elle croyait d'ailleurs lui avoir apporté une grosse fortune, ne sachant pas que son premier mari, un Espagnol rusé, qui avait déjà mangé sa dot, n'avait acheté, que pour le revendre, un placer dont l'exploitation était tout à fait aléatoire.

Depuis nombre d'années, d'ailleurs, les chercheurs d'or éprouvaient de grandes désillusions et le plus clair de cette industrie consistait à profiter de l'enthousiasme et de la crédulité des naïfs qui venaient en Californie pour acquérir des terrains aurifères.

Pierre Miquet qui s'imaginait, en se mariant, avoir conclu une merveilleuse affaire, s'aperçut bientôt qu'il était en train de brûler inutilement ses dernières cartouches.

La presque totalité de ses vingt mille francs, dépensée pour le matériel et le sondage, ne lui rapportait pas de quoi vivre ; les frais généraux dépassaient de beaucoup le rendement du placer.

C'était comme s'il avait jeté son argent à la mer.

Il essaya alors de repasser à un autre naïf son terrain ; mais l'expérience fâcheuse qu'il venait de faire était connue maintenant et tous ses efforts de ce sens furent inutiles.

Le placer n'avait aucune valeur et le plus sage était de l'abandonner.

Les deux époux retournèrent à New-York, Pierre fit tous les métiers. Dolorès, qui était une femme dévouée, chercha de l'ouvrage partout, chez les couturières, chez les libraires... elle en trouva parfois...

Pierre se lança, alors, dans une existence désordonnée.

La lecture de la lettre de Jacques l'avait jeté dans de sinistres réflexions.

Jacques devenait ingénieur de la Compagnie de Panama, un poste que lui-même aurait pu remplir.

C'était une belle situation.

— Ainsi donc, la chance est toujours pour lui, grommela-t-il en se laissant aller sur un siège ; plus riche que moi, tout d'abord, pouvant dépenser sans compter... et maintenant, après le revers, il n'a qu'à frapper à la première porte pour trouver une place magnifique.

Il demeura un moment immobile, les paupières demi-plissées, laissant filtrer un regard de haine.

— En somme, grommela-t-il, pour lui tout est facile, tandis que pour moi tout est difficile... non, cela n'est pas juste... Ah ! ce Jacques ! je le hais comme mon plus cruel ennemi !... C'est ma part d'existence qu'il me vole, comme autrefois il me volait les caresses de la famille et les succès du collège.

Et le misérable, au paroxysme d'une abominable jalousie, lançait de temps à autre de sourdes interjections qui faisaient frémir Dolorès.

Tout à coup il prit une allumette et tirant la lettre de sa poche, il l'enflamma comme s'il eût voulu détruire le souvenir de celui qui l'avait écrite et renier les liens qui l'unissaient à Jacques Miquet. Et il suivit attentivement les progrès de la flamme jusqu'à ce qu'elle eût terminé son œuvre.